Gradhiva

Revue d'anthropologie et d'histoire des arts

6 | 2007

Voir et reconnaître. L'objet du malentendu

Sacrés curios

Du statut changeant des objets dans une société mélanésienne (Aorigi, à l'est des îles Salomon)

Sacred curios. About the changing status of objects in a Melanesian society (Aorigi, East Solomon Islands)

Sandra Revolon

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/gradhiva/989>

DOI : 10.4000/gradhiva.989

ISSN : 1760-849X

Éditeur

Musée du quai Branly Jacques Chirac

Édition imprimée

Date de publication : 15 novembre 2007

Pagination : 58-69

ISBN : 978-2-915133-55-4

ISSN : 0764-8928

Référence électronique

Sandra Revolon, « Sacrés curios », *Gradhiva* [En ligne], 6 | 2007, mis en ligne le 15 novembre 2010, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/gradhiva/989> ; DOI : 10.4000/gradhiva.989

Ce document a été généré automatiquement le 3 mai 2019.

© musée du quai Branly

Sacrés curios

Du statut changeant des objets dans une société mélanésienne (Aorigi, à l'est des îles Salomon)

Sacred curios. About the changing status of objects in a Melanesian society (Aorigi, East Solomon Islands)

Sandra Revolon

- 1 Les Owa de l'îlot d'Aorigi produisent aujourd'hui deux types de bols cérémoniels. Formellement identiques – hormis leurs dimensions – et pareillement belles¹ au point d'attirer les esprits sur les lieux des cultes qui leur sont rendus, ces sculptures de bois n'ont ni le même statut ni la même puissance dans les échanges avec les entités invisibles. Les grands bols funéraires *apira ni farunga* (fig. 3), dont la seule présence convoque les défunts « ordinaires » (*ataro ni nuni*) lors des cérémonies de clôture de deuil (*farunga*), sont profanes (*purua*) et utilisables par l'ensemble de la communauté. Appartenant à la catégorie des choses aliénables (*woriwori*), une fois les cérémonies achevées, ils peuvent être vendus aux collectionneurs et aux galeristes occidentaux de passage sur l'île. Plus petits, les « bols des hommes » (*apira ni mwane*) (fig. 1) deviennent inaliénables (*manimani*), sacrés (*maraufu*) et interdits (*apuna*) aux femmes au terme de procédures particulières grâce auxquelles ils peuvent entrer dans la médiation entre les hommes et les ancêtres les plus puissants, les esprits des morts assassinés (*ataro si gapu*). Ici comme ailleurs, les objets prennent donc un sens et une fonction selon leur contexte d'utilisation ; mais cet article montre que, loin d'être définitifs, sens et fonction fluctuent au point de passer du profane et de l'aliénabilité au sacré et à l'inaliénabilité².
- 2 Cette mobilité du regard des Owa est bien illustrée par l'histoire de ces « bols des hommes » qui, selon les exégètes de l'histoire locale, de curios créés au XIX^e siècle pour plaire aux Occidentaux devinrent ensuite des objets rituels *apuna* réservés aux hommes dans leurs relations avec les puissants ancêtres, *ataro si gapu*. Ce changement de statut radical est suffisamment récent pour que l'abondante histoire orale et l'ethnographie contemporaine (1994-2002) laissent entrevoir quand et comment ces objets commerciaux devinrent les objets rituels owa les plus « marqués³ » (Lévi-Strauss 1979 [1963] : 136).

Ce qui circulait par le passé au sein de l'économie régionale

- 3 Les quatre mille locuteurs owa sont répartis entre le sud de l'île de Makira et les îlots de Santa Ana et Aorigi, à l'est de l'archipel des Salomon (carte page suivante). Selon l'histoire orale, et entre le ^{XIV}^e et le ^{XVI}^e siècle selon l'archéologie, Aorigi fut peuplé en même temps que Santa Ana par des réfugiés de la grande terre fuyant guerres et vendettas (Green 1977 : 30 ; Swadling 2000 : 365-367). Jusque vers 1950, un vaste système d'échanges reliait les îles du « Triangle de l'est » des Salomon –Aorigi, Santa Ana, Makira, Ulawa, Ugi, Sa'a (sud de Malaita) et celle de Marau (est de Guadalcanal) [Mead 1973a]. De ce réseau commercial, les habitants d'Aorigi obtenaient (et obtiennent toujours) des monnaies de coquillage qu'eux-mêmes ne fabriquaient pas, ainsi que des matériaux de construction et des vivres compensant la pauvreté de leur sol. Ces monnaies servaient notamment aux cérémonies collectives, nombreuses sur cette île où le dogme chrétien n'a été introduit que dans les années 1950, venant s'ajouter aux représentations et pratiques religieuses précoloniales sans se substituer à elles (Davenport 1980, 1996, 2002 ; Revolon 2003a, 2003b). Les Owa d'Aorigi exportaient pour leur part, outre quelques porcs, des êtres humains⁴ (Mead 1973a : 93, 1977 : 144), des savoir-faire (scarifications faciales, danses, tatouages féminins) et leurs sculptures : grands bols funéraires et pirogues.

Fig. 2 L'archipel des Salomon.

- 4 Bien que différents dans leur forme et leur fonction, les bols et les pirogues relevaient de la catégorie des choses *woriwori*, « à vendre » (nous dirions des marchandises), dont la fabrication requerrait –et requiert encore– l'expertise de spécialistes en sculpture (*mwane manira*) dont il fallait rétribuer les services. Les objets *woriwori* étaient donc autant employés localement que monnayés auprès des organisateurs d'échanges (« grands de la fête », *arafa ni farunga*) des îles voisines, qui les utilisaient pour de grandes cérémonies semblables aux initiations masculines et aux clôtures de deuil d'Aorigi, où ils sont encore fabriqués et utilisés aujourd'hui. Ces communautés produisaient également de tels objets, mais ceux d'Aorigi étaient reconnus pour leurs qualités esthétiques répondant à plusieurs impératifs. Tout d'abord séduire les défunts car, d'une manière ou d'une autre, les

sculptures vendues étaient destinées à jouer, entre les vivants et les morts, une médiation clé qui était et reste dépendante de leur conformité à des conventions de forme précises : 1) le réalisme des motifs associés à la mer (requin, maquereau, bonite⁵, sardine bleue, frégate) sculptés dans le bois, 2) l'application d'une laque noire de surface mêlant sève et charbon et 3) l'incrustation de fragments de nautille (*Nautilus pompilius*) finement découpés et polis. Ces canons (Kaufmann 2005) conditionnent l'accession d'une pièce au statut de « bel objet » et, *de facto*, son entrée potentielle dans la sphère des pratiques religieuses, que celles-ci soient ouvertes à tous ou exclusivement masculines (Revolon 2007a). Dans ce dernier cas, les sculptures doivent encore passer par le filtre de procédures les rendant *maraufu* et *apuna*, c'est-à-dire sacrées et réservées à l'usage des hommes lors des cultes rendus aux ancêtres les plus puissants.

- 5 Mais la passion pour le beau n'est pas l'apanage des seuls défunts owa et le soin esthétique apporté aux sculptures « à vendre » répond aussi à la volonté de séduire le regard des vivants.

Fig. 3 *Apira ni farunga* de type *qaunasiare* (« tête de poisson »). Une fois achevées les grandes cérémonies collectives pour lesquelles ils sont fabriqués, ces bols *purua* (« profanes ») sont mis au rebut ou bien vendus à des galeristes occidentaux. Longueur : 3 m environ, auteur : Dick Wafiria, Aorigi, 2002.

Photo Sandra Revolon.

***Apira ni mwane*, les « bols des hommes » : chronique d'un objet composite**

- 6 Aux très anciennes interactions locales entre les populations du « Triangle de l'est » s'est peu à peu ajoutée l'influence des Occidentaux. À Aorigi, on dit aujourd'hui que les premières pièces de métal utilisables pour le travail du bois furent laissées par le navigateur espagnol Mendaña (il s'agissait en fait de Gallego, qui visita ces îles en juillet 1567). Quant à l'introduction d'outils européens, elle devint significative vers la fin du XIX^e siècle, lorsque la main-d'œuvre expédiée de force vers les plantations d'Australie et de Fidji revint avec des biens manufacturés. Peu après, les missionnaires, l'administration coloniale britannique, puis les travailleurs dans les plantations de l'archipel lui-même (1905) en accélérèrent la diffusion.
- 7 Au-delà de la découverte de ces outils qui transformèrent les techniques des sculpteurs de la région, la baie de Makira Harbour, à l'ouest de la grande île, devint, à partir de 1840, un

haut lieu d'échange avec les Blancs. Riche en cochons, fruits et légumes, bêtes-de-mer (holothuries), trochus (*Trochus niloticus*), tortues (pour leur écaille) et coprah, cette région était aussi appréciée des Occidentaux pour ses sculptures, que les populations locales proposaient aux baleiniers et marchands contre des couteaux, des machettes, des clous ou des bouteilles de verre dont les éclats fournissaient pointes de flèches et rasoirs tranchants (Bennett 1987 : 26, 45).

- 8 Selon les historiens locaux, les hommes d'Aorigi comprirent vite l'intérêt des visiteurs pour leurs sculptures. Certains artisans⁶ reproduisirent des *apira ni nuni*, littéralement « bols des personnes » (fig. 4), petits contenants de facture simple. Mais « pour les rendre plus beaux », disent les historiens, ils leur appliquèrent la laque noire et les incrustations de nautile jusque-là réservées aux sculptures vendues en vue de cérémonies religieuses.

Fig. 4 Les anses de ce petit « bol des personnes » (*apira ni nuni*) reprennent de manière stylisée la forme d'une fourmi. Point remarquable, contrairement aux contenants de ce type utilisés par les Owa dans leur vie ordinaire ou rituelle, la surface de celui-ci comporte des incrustations de nautile, ce qui pourrait indiquer qu'il a été fabriqué pour être vendu aux Blancs. Aorigi, collecté lors de l'expédition de la *Korrigane* (1934-1936). 8,5 x 23,3 x 10,4 cm, 116 g.

© musée du quai Branly.

- 9 Composites, ces objets réunissaient donc des catégories jusque-là distinctes. Ils copiaient les « bols des personnes » (*apira ni nuni*) employés indistinctement par les hommes et les femmes lors de rites au cours desquels les défunts « ordinaires » (*ataro ni nuni*, « esprits des personnes ») étaient convoqués et honorés par des dons de nourriture⁷. Très dépouillés, ces « bols des personnes » relevaient eux-mêmes d'une esthétique ancienne présentant plusieurs caractéristiques : une fois poncée, leur surface ne faisait l'objet d'aucun traitement et les motifs qui ornaient leurs anses faisaient référence à la forêt. Évoquant la fourmi, la fourche d'un arbre, le pigeon ou les noix d'arec, ils formaient le plus souvent des synecdoques visuelles qui ne donnaient à voir qu'une partie de l'animal ou de la plante signifiée (Revolon 2003a). Vers le milieu du XIX^e siècle, désireux de les rendre plus attrayants au regard des acquéreurs potentiels, les sculpteurs vernirent de noir et marquetèrent de nautiles le corps proprement dit de ces objets. Comme pour bien souligner leur nature commerciale, ils leur appliquèrent donc –et, pourrait-on dire,

logiquement– des conventions formelles jusque-là réservées aux sculptures produites contre rétribution (*woriwori*) et destinées à entrer dans le cadre de pratiques rituelles à Aorigi ou dans les îles voisines.

- 10 Point remarquable, ces conventions propres aux objets « à vendre » appartiennent à un système esthétique que les experts locaux en sculpture ont qualifié de récent, en tout cas de postérieur à celui matérialisé sur les « bols des personnes ». Les travaux des archéologues, ethnographes et ethnologues indiquent qu'il fut introduit dans la région en même temps que les pratiques rituelles couramment regroupées sous l'expression « culte de la bonite » (*bonito cult*) [Davenport 1980 ; Fox 1925 ; Ivens 1972 ; Mead 1973b]. Strictement circonscrit à l'est des Salomon, il fut apporté par un ou plusieurs groupes étrangers à une époque que les fouilles archéologiques datent du Xe au XVIIe siècle (Fox 1925 : 364 ; Green 1977 : 30 ; Ivens 1972 : 463). Comme le souligne Roger Green :
« Les fouilles archéologiques réalisées à Su'ena [sur l'île d'Ugi] démontrent que ce style artistique largement répandu date d'au moins cinq cents ans. Elles indiquent aussi que, durant ces cinq cents années, des conventions artistiques et des motifs anciens ont été remplacés par d'autres plus récents. » (Green 1977 : 30, ma traduction)
- 11 Sans être à même de dater l'événement, on précise à Aorigi que l'adoption du nouveau système esthétique s'ajouta à celui, plus ancien, donné à voir sur les « bols des personnes ». J'ai montré ailleurs (Revolon 2006 et 2007a) comment cet ensemble de normes formelles adoptées en même temps que le culte de la bonite repose sur des mécanismes perceptifs particuliers qui constituent pour les Owa autant de moyens différents d'arriver à une même fin déclarée : faire des objets rituels des « appâts à esprits » capables d'attirer l'attention des ancêtres et de les séduire afin qu'ils soient témoins des honneurs que leur rendent les vivants.
- 12 Dans la conception owa, les formes plaisant aux défunts ont aussi la capacité de séduire les vivants. Un même principe semble être à l'œuvre ici et là : les objets peuvent, par leur beauté, envoûter tous ceux qui les regardent. Une fois posé, le regard est captivé et l'objet pousse le contemplateur à la prodigalité : les ancêtres se montrent bienveillants à l'égard des humains ; quant aux vivants, ils sont prêts à payer pour que l'objet leur appartienne⁸. Ceci explique sans doute le choix que firent les Owa, il y a un siècle et demi, d'appliquer cette esthétique particulière aux petits bols de facture ordinaire qu'ils destinèrent aux échanges avec les Blancs, créant ainsi, de mémoire d'homme, les premiers curios d'une longue histoire puisque la vente d'objets aux touristes, collectionneurs et galeristes constitue aujourd'hui l'une des principales ressources de l'île⁹ (fig. 5) [Revolon 2007b].

Sacré curios : la réappropriation par les ancêtres (et par les hommes) d'un objet commercial

- 13 Mais là ne s'arrête pas l'histoire de ces bols sculptés d'Aorigi. Des reproductions de ces curios avant la lettre se trouvèrent par la suite placées sous le contrôle de la partie masculine de la population de l'îlot qui, lors des repas cérémoniels consacrés aux défunts les plus puissants, employa des bols inédits, copies conformes de ceux initialement destinés aux Occidentaux, et qui prirent le nom d'*apira ni mwane*, littéralement les « bols des hommes ». Ce faisant, les hommes répondaient, dit-on, à la volonté des ancêtres, que ces derniers avaient eux-mêmes dictée, en rêve, à certains sculpteurs.

- 14 Cette innovation s'accompagna d'un changement de statut fondamental pour des objets apparemment similaires, mais que les Owa séparèrent en deux catégories bien distinctes et, même, opposées. Ils dissocièrent d'une part les bols qui continuaient de répondre à la demande occidentale, d'autre part ceux auxquels ils appliquèrent des procédures de sacralisation jusque-là réservées aux seules pirogues à bonite dans le cadre du culte organisé autour du thunnidé. En passant de la sphère des choses manipulables par tous (*purua*) à celle de la sphère des choses réservées aux hommes (*apuna*), ces « bols des hommes » furent mis à l'écart de tout commerce car, d'objets « à vendre » (*woriwori*), ils devinrent inaliénables (*manimani*). Ce double transfert d'une catégorie à l'autre résulte du changement de statut de l'objet : une fois consacrée à un ancêtre puissant, une sculpture cesse en effet d'appartenir aux vivants pour devenir la « propriété » de cet *ataro* ; le vendre équivaut alors à s'exposer à sa colère.
- 15 Au dire des experts en sculpture d'Aorigi, c'est ce qui se produisit pour une partie de ces « bols des hommes » qui, de curios, devinrent des instruments de la médiation entre les hommes et les ancêtres puissants (*ataro si gapu*). Ils n'en sont pas moins formels : ces petits bols composites furent d'abord conçus pour plaire aux Blancs. Avec succès, semble-t-il, puisque amateurs et professionnels de l'art des Salomon continuent de les apprécier, malgré –ou grâce à ?– leur méconnaissance de l'origine de ces objets. Tant dans les musées que chez les marchands d'art ou dans la littérature ethnologique (Davenport 1968, 1971 ; Mead 1973a, 1976, 1979), ces récipients sont présentés comme des objets phares de la production esthétique « traditionnelle » de l'est de l'archipel, dont la production et l'utilisation seraient antérieures à l'arrivée des Blancs. Le War Memorial Museum d'Auckland (Nouvelle-Zélande) expose ainsi un beau bol collecté en 1867 dans la région de l'est des Salomon dont la profusion et la finesse des incrustations de coquillages semblent attester l'usage d'outils métalliques. Mais la question de sa provenance reste entière : s'agit-il de l'un de ces curios produits pour les Blancs de passage ? Ou bien d'un objet *apuna* qui leur aurait été vendu par une communauté que la conversion au christianisme aurait conduite à abandonner l'ensemble des représentations religieuses associées au culte des ancêtres ? La question restera sans doute sans réponse car, comme souvent, aucune information ethnographique n'a été recueillie lors de la collecte de l'objet, exceptée son origine géographique (« South East Solomon¹⁰ ») et la date de la collecte (1867).
- 16 En soi, les changements de point de vue, de signification et de technique de production matérielle dont résulte l'invention des « bols des hommes » illustrent des procédures de variation de statut des objets au gré desquelles divers producteurs, utilisateurs ou observateurs leur reconnaissent la qualité d'objets « beaux », d'objets « d'art » ou d'objets « sacrés », selon les circonstances et au fil du temps. L'usage des premiers *apira ni mwane* dans un cadre rituel, en tant qu'objets « sacrés » cette fois, remonterait à l'époque du meurtre d'un nommé Maefaga, il y a six générations, approximativement entre 1850 et 1900. Il illustre une transformation profonde du regard des Owa sur ces objets, en même temps qu'il matérialise, en quelque sorte, un coup de force des hommes qui consolidèrent leur contrôle des forces de l'invisible en excluant les femmes de pratiques adressées aux défunts les plus puissants. Pour saisir le contexte de cette transformation, il est nécessaire de remonter dans le temps –ce que permet, là encore, l'histoire orale.
- 17 Les Owa considèrent aujourd'hui que l'introduction du culte de la bonite a conduit à des changements fondamentaux dans leur système de pensée et d'action – ou *taufā*, « nos manières de faire » (Revolon 2006), dans les termes vernaculaires –, notamment dans la

sphère religieuse avec l'intégration dans leur panthéon des « esprits de la mer » (*ataro ni matawa*) qui renforça la spécificité des savoirs et rituels masculins. Les *ataro ni matawa* désignent à la fois des esprits n'ayant jamais eu d'existence humaine, des ancêtres qui furent de grands pêcheurs de bonite et, surtout, des hommes décédés dans des circonstances violentes, disparus en mer ou dont le corps fut jeté dans l'eau. Rassemblés sous le nom d'*ataro si gapu*, « ancêtres du sang », leurs pouvoirs (*mena*) sont bien supérieurs à ceux des autres entités invisibles.

- 18 On rapporte aujourd'hui que, pensée comme une manifestation de ces esprits (Davenport 1968 : 22-23), la bonite, dont la chair était jusque-là recherchée mais dont la capture était délicate, devint plus facilement accessible aux hommes lorsqu'on disposa des moyens matériels et spirituels d'intercéder auprès de ces esprits pour influencer sur l'issue des expéditions de pêche. Initialement peu pratiquée ou ritualisée (dit-on), la capture des thunnidés fut ensuite effectuée à l'aide d'un matériel et de techniques plus adaptés¹¹, en même temps qu'elle fit l'objet d'une cérémonie particulière. Ingéré par les novices lors des initiations masculines, le sang de ces poissons leur conféra des dons surnaturels de première importance, comme celui de prédire le temps, d'influer sur l'état de la mer et la direction des vents, de deviner la localisation des bancs, de se protéger des attaques de requin ou d'égaliser en force, en ruse et en combativité des thons parfois aussi lourds que ceux qui les pêchent.
- 19 La prise en compte des esprits de la mer contribua également à instituer des rituels mis en œuvre par un seul sexe alors que, jusque-là, au dire des Owa, les pratiques rituelles étaient exclusivement tournées vers les défunts « ordinaires » (*ataro ni nuni*) et vers les esprits de la terre n'ayant jamais eu d'existence humaine (*ataro si fenua*), et réalisées de concert par les hommes et les femmes¹². Deux statuts nouveaux, strictement masculins, firent leur apparition : celui de grand pêcheur (*mwane ni waiau*, littéralement « homme à bonite »), détenteur et garant de savoirs techniques et magiques particuliers, et celui d'initié (*maraufu*), auquel accédaient, et accèdent aujourd'hui encore sans exception, tous les hommes de la communauté.
- 20 Pour leur part, les femmes furent maintenues à distance de l'ensemble des connaissances nouvellement acquises. En attribuant au sang menstruel un caractère de dangerosité, le culte des esprits de la mer *ataro ni matawa* fut en effet à l'origine d'une transformation des représentations de la féminité. On m'expliqua ainsi que les femmes devinrent capables de « faire fuir les pouvoirs contenus dans le corps des hommes initiés ». Cette nouvelle conception justifia –ou alla de pair avec– l'existence de cultes strictement masculins en introduisant et en opposant les notions de profane (*purua*) et de sacré (*maraufu*). Une procédure de sacralisation partiellement matérielle (*maraufuia* : « rendre sacré »), en l'occurrence par contact avec du sang de bonite préalablement « activé » (*fagamasia* : « rendre efficace », « activer ») grâce à l'énonciation d'une formule appropriée plaçant les éléments ainsi traités sous la protection des ancêtres puissants, fut appliquée aux hommes, aux objets (en particulier les pirogues à bonite) et aux lieux (en particulier les maisons cérémonielles abritant les pirogues).
- 21 C'est dans ce système de pensée et de pratiques rituelles, déjà marqué par l'existence d'initiations masculines dont les femmes étaient tenues à l'écart, que doit être replacée l'appropriation des « bols des hommes » par les hommes dans le cadre rituel. Au dire des Owa, les femmes ont toujours entretenu des relations avec les esprits de leurs parentes défuntes en réalisant régulièrement des sacrifices et des offrandes à l'aide de « bols des personnes » (*apira ni nuni*). L'introduction des *apira ni mwane* au sein des rites n'a pas mis

un terme à ces interactions, mais elle a marqué la création de nouvelles pratiques exclusivement masculines qui, si elles n'ont pas remplacé les rites antérieurs, les ont relégués au second plan. Les cultes réservés aux défunts « ordinaires » et pratiqués par les hommes ou les femmes sont loin d'avoir disparu aujourd'hui, mais ceux réservés aux esprits des morts assassinés –et faisant intervenir les « bols des hommes »– apparaissent cependant comme les plus importants dans le maintien de l'ordre cosmique.

- 22 Il importe enfin de s'interroger sur les raisons pour lesquelles les Owa choisirent d'intégrer les « bols des hommes », d'abord conçus pour les Blancs, à leurs pratiques rituelles. À titre d'hypothèse, on peut suggérer que, parce qu'ils plaisaient tant à cette clientèle particulière, les *apira ni mwane* s'auréolèrent d'un attrait particulier aux yeux des insulaires, qui ignoraient les cabinets de curiosités ou l'intérêt des Occidentaux pour les objets « exotiques », mais pour lesquels une sculpture dotée d'attributs esthétiques répondant à l'attente des esprits entraînait forcément dans la sphère des choses rituelles ou sacrées. Rappelons-nous en effet que jusque-là, qu'ils soient vendus aux îles voisines ou produits pour être utilisés localement, tous les objets fabriqués par les sculpteurs expérimentés étaient destinés à devenir des objets rituels. Lorsque les Occidentaux firent l'acquisition des petits bols, les Owa purent supposer que c'était pour les employer, eux aussi, dans un cadre cérémoniel. Ils virent dans ces objets composites qu'ils avaient inventés un nouvel instrument rituel qui, s'il seyait à des hommes capables de construire des navires, des armes et des outils d'acier, pouvait certainement remplir un rôle éminent dans la médiation avec les ancêtres.

Fig. 6 Sculpteur de grand talent, George Waimanu travaille ici à un bol qu'il destine à la vente aux galeries d'Honiara, la capitale. Aorigi, 2000.

Photo Sandra Revolon.

Conclusion

- 23 Le succès des *apira ni mwane* auprès des Occidentaux conduisit sans doute les Owa à porter un regard nouveau sur des objets qu'ils avaient créés pour eux. Parce qu'ils étaient par définition des objets de commerce, et donc potentiellement rituels, les « bols des hommes » purent entrer dans des rituels exclusivement masculins conformes à la division sexuelle des rapports avec l'invisible qui fut instaurée –ou renforcée, nous ne le saurons jamais– lors de l'adoption du culte de la bonite. D'abord conçues pour circuler, des choses furent ensuite gardées pour matérialiser un type particulier de relation avec les ancêtres (Revolon 2007c) et, à travers lui, l'identité d'un groupe¹³.
- 24 La création des « bols des hommes » relève du caractère souple, dynamique et changeant des représentations et des pratiques que les Owa soulignent eux-mêmes à l'envi. Elle montre aussi que, ancienne ou contemporaine, la production esthétique d'Aorigi s'inscrit bien dans la logique du *changing art* (Lewis 1990 : 161), d'un art en perpétuelle transformation.
- 25 Ce cas de figure illustre enfin l'aptitude des sculpteurs de cette région à s'adapter à des situations nouvelles : dès le XIX^e siècle, ils réagirent positivement, d'abord à l'innovation technique que constituait l'introduction des outils d'acier, ensuite à une nouvelle donne économique dans laquelle les Occidentaux avaient leur rôle, et enfin à des représentations nouvelles où le caractère « traditionnel » d'un objet –avéré ou pas– devenait un argument de vente et lui garantissait un avenir commercial.
- 26 Appartenant à la catégorie d'« art par destination » produit par un groupe pour la consommation d'un autre (Malraux 1965 [1947]), les « bols des hommes » constituèrent un formidable « coup marketing » dont les Owa furent les instigateurs. Pour l'historien et l'anthropologue, ils illustrent les combinaisons de techniques, de systèmes esthétiques, de points de vue et d'usages par lesquelles les objets changent de statut ; y compris au point, pour d'anciens curios, de devenir inaliénables et interdits de musée¹⁴.

BIBLIOGRAPHIE

Bennett, Judith, A.

1987 *Wealth of the Solomons. A history of a pacific archipelago, 1888-1978*. Honolulu, University of Hawaii Press (« Pacific islands monograph series » 3).

Cochrane, Glynn

1969 « Conflict between law and sexual mores on San Cristobal », *Australian medical publishing* : 281-289.

Coppet, Daniel de et Zemp, Hugo

1978 '*Aré 'aré. Un peuple mélanésien et sa musique*. Paris, Seuil.

Davenport, William H.

1968 « Sculpture of the Eastern Solomon Islands », *Expedition* 10 (2) : 4-25.

1971 « Sculpture of the Eastern Solomon », in Carol F. Jopling (éd.), *Art and Aesthetics in Primitive Societies*. New York, Dutton : 382-423.

1980 Male initiations in Aoriki, *Expedition* 23 (2) : 4-19.

1996 « Wogasia: An annual Renewal Rite in the Eastern Solomon Islands », *Expedition* 38 (3) : 24-40.

2002 The persistence of facial scarification as body art in the eastern Solomon Islands, in Anita Herle, Nick Stanley, Karen Stevenson et Robert L. Welsch (éd.), *Pacific Art. Persistence, Change and Meaning*. Honolulu, University of Hawaii Press : 94-106.

Fox, Charles E.

1925 *The Threshold of the Pacific; an account of the Social organization, magic and religion of the people of San Cristobal in the Solomon Islands*. Londres, Kegan Paul, Trench Trumber & Co.

Gell, Alfred

1992 « The Technology of Enchantment and the Enchantment of Technology », in Jeremy Coote et Anthony Shelton (éd.), *Art and Aesthetics*. Oxford, Oxford University Press.

Green, Roger C.

1977 *A first culture history of the Solomon Islands*. Auckland, University of Auckland Bindery.

Hutchins, Barry et Swainston, Roger

1999 *Sea Fishes of Southern Australia*. Perth, Swainston Publishing.

Ivens, Walter G.

1972 *Melanesians of the South-East Solomon Islands*. New York, B. Blom Inc.

Kasfir, Sidney L.

1992 « African art and authenticity: a text with a shadow », *African Arts* 25 (2) : 40-53, 96-97.

Kaufmann, Christian

2005 « Canon et style. Diversité stylistique dans l'art kwoma de Papouasie-Nouvelle- Guinée », in Bruno Martinelli (éd.), *L'Interrogation du style. Anthropologie, technique et esthétique*. Marseille, Publications de l'université de Provence.

Kirch, Patrick V.

1997 *The Lapita Peoples*. Oxford, Blackwell.

Lévi-Strauss, Claude

1979 [1963] *La Voie des masques*. Paris, Plon.

Lewis, Philipp

1990 « Tourist Art, Traditional Art and the Museum in Papua New Guinea », in Allan Hanson et Louise Hanson (éd.), *Art and identity in Oceania*. Honolulu, University of Hawaii Press : 149-164.

Malraux, André

1965 [1947] *Le Musée imaginaire*. Paris, Gallimard.

Mead, Sydney M.

1973a « Material culture and art in the Star Harbour Region, Eastern Solomon Islands », in *Ethnography Monograph 1*. Toronto, Royal Ontario Museum.

1973b « The last initiation ceremony in Gupuna, Santa Ana, Eastern Solomon Islands », *Records of the Auckland Institute and Museum*, vol. X : 69-95.

1976 « Becoming a Master Carver in the Star Harbour Area, Eastern Solomons », in R.C. Green et M.M. Creswell (éd.), *Southeast Solomon Islands Cultural History*. Wellington, Royal Society of New Zealand (« Bulletin » 11) : 107-121.

1977 « Bodrogi's art area concept: the case of the Eastern Solomons and Star Harbour », *Acta ethnographica* XXVI (1-2) : 129-162.

1979 « Artmanship in the Star Harbour Region », in *Exploring the visual art of Oceania. Australia, Melanesia, Micronesia, and Polynesia*. Honolulu, University of Hawaii Press : 393-310.

Revolon, Sandra

2003a *De l'objet sacré à l'objet commercial. La production esthétique comme support de la tradition à l'est des îles Salomon (Océanie)*. Marseille, École des hautes études en sciences sociales, thèse de doctorat.

2003b « Wogasia. Un rituel des premiers fruits à Aorigi (Santa Catalina, sud-est des îles Salomon) », *Anthropos* 98 : 379-396.

2006 « Manira (Aorigi, est des îles Salomon) », *Cahiers d'anthropologie sociale* 1 : 97-111.

2007a « "Les esprits aiment ce qui est beau." Formes, sens et efficacité rituelle des sculptures owa (est des îles Salomon) », *Annales de la fondation Fyssen* 21 : 63-75.

2007b « Sur les traces des objets woriwori, "à vendre". Les formes contemporaines du commerce d'objets sculptés chez les Owa d'Aorigi (est des îles Salomon) », *Cahiers du Pacifique Sud contemporain* 4 (« Pacifique Sud : à l'épreuve du capitalisme ») : 86-111.

2007c « The Dead are looking at us. Place and role of the *apira ni farunga* ("ceremonial bowls") in post-funeral wakes in Aorigi (Eastern Solomon islands) », *Hertz revisité (1907-2007), Journal de la Société des océanistes* 124 (1) : 59-67.

Schildkrout, Enid et Keim, Curtis A.

1990 *African Reflections. Art from Northeastern Zaire*. Seattle, University of Washington Press.

Swadling, Pamela

2000 « Changing marine interests and their implications for the settlement history of Santa Ana, an island in the Southeast Solomon Islands », in Atholl Anderson et Tim Murray (éd.), *Australian Archaeologist, Collected papers in honour of Jim Allen*. Canberra, Coombs Academic Pub., The Australian National University : 365-371.

Thomas, Nicholas

1991 *Entangled objects: exchange, material culture, and colonialism in the Pacific*. Cambridge (Massachusetts), Harvard University Press.

1995 *L'Art de l'Océanie*. Paris, Thames and Hudson (« L'univers de l'art »).

Weiner, Annette B.

1992 *Inalienable Possessions: The Paradox of Keeping-While-Giving*. Berkeley, University of California Press.

NOTES

1. Pour une définition détaillée des représentations associées à la notion de beauté chez les Owa, voir Revolon 2007a.
2. Les catégories owa d'aliénabilité et d'inaliénabilité sont définies et discutées dans Revolon 2006 et 2007b. Sur les conséquences du commerce d'objets rituels sur l'activité rituelle des Owa, VOIR également Revolon 2007b.
3. Sur la question des variations de statut des objets au sein de leur culture d'origine, voir notamment les travaux de Thomas (1991).
4. Mes informateurs confirmèrent ce que l'on sait par la littérature (Cochrane 1969 : 285 ; Mead 1977 : 143) : il s'agissait d'indésirables abandonnés sur des pirogues sans espoir de retour ou vendus à Makira, auxquels s'ajoutaient des prisonniers capturés sur la grande terre par des tueurs à gages (Coppet 1978) d'Aorigi. Ce commerce cessa dans les années 1920.
5. Les bonites sont désignées sous le terme générique de *waiau*, qui rassemble les poissons appelés en anglais *frigate mackerel* (*Auxis thazard*), *skipjack tuna* (*Katsuwonus pelamis*) et *mackerel tuna* (*Euthymnus affinis*), et appartenant tous à la famille des *Scombridae* (Hutchins et Swainston 1999).
6. Le terme d'artiste, comme celui d'art, n'existe pas en owa ; on lui préférera celui d'artisan, plus proche du sens de l'expression *mwane manira* désignant un homme doté d'un savoir-faire particulier (Revolon 2006).
7. Réalisés dans l'intimité des maisons, ces rituels individuels se distinguaient des grandes cérémonies collectives, *farunga*, qui faisaient intervenir les grands bols funéraires *apira ni farunga* et auxquelles participait l'ensemble de la communauté. Ils ont toujours cours aujourd'hui.
8. De même, Gell attribuait aux proues de pirogue trobriandaises le pouvoir de déposséder les spectateurs de leur raison et de les pousser à se comporter avec générosité lors des échanges du *kula* (1992 : 44-46).
9. Pour l'Océanie, Thomas souligne que « les Blancs de passage convoitaient tant certaines pièces que, probablement, à partir de 1770 ou peu après, on se mit à confectionner les premiers souvenirs à l'intention des touristes. Dans certaines régions, on commença à vendre des objets de manière systématique et régulière dès le XIX^e siècle, alors que dans d'autres le phénomène est récent » (1995 : 18). Sur des phénomènes similaires en Afrique, voir notamment Schildkrout et Keim (1990), où il est question de l'invention d'un « art manbetu » répondant aux critères esthétiques européens dans le nord-est de l'actuel Congo. Outre une déconstruction convaincante des notions d'« authenticité », de « société traditionnelle » et d'« art traditionnel », Kasfir rapporte également qu'en Afrique, « dans les interactions patron-client de la période précoloniale, les artistes avaient pour habitude d'essayer ouvertement de satisfaire les commanditaires, même si cela entraînait une modification des formes. Comme il fallait s'y attendre, cette attitude a perduré lors de la période coloniale et postcoloniale entre les artistes et les nouveaux patrons, y compris étrangers » (1992 : 45, ma traduction).
10. Il s'agit en fait de l'est des Salomon, le sud-est renvoyant plus volontiers aux îles de Santa Cruz, où de tels objets ne sont pas fabriqués.
11. Les arêtes retrouvées sur les sites archéologiques indiquent que la pêche pélagique était beaucoup moins pratiquée que la pêche dans les récifs (Kirch 1997 : 199 ; Swadling 2000 : 366). Outre l'usage de leurres à bonite, la pêche mobilisait trois ou quatre hommes. Munis de cannes et postés à chacune des extrémités de la pirogue, deux d'entre eux attrapaient les bonites pendant que le troisième et le quatrième, assis au centre de l'embarcation, payayaient le cas échéant afin de suivre le banc.

12. Aujourd'hui encore, les femmes tiennent un rôle prépondérant dans le *wogasía*, rituel annuel de fertilité s'adressant notamment aux esprits de la terre *ataro si fenua*, et continuent de faire des dons et des offrandes réguliers à leurs parents défunts (Revolon 2003a, 2003b).

13. Les *apira ni mwane* rappellent en cela, dans une forme inversée, un phénomène décrit par Annette Weiner (1992).

14. Mes remerciements vont à Pascale Bonnemère, Ludovic Coupaye et Pierre Lemonnier pour leurs relectures éclairées.

RÉSUMÉS

À Aorigi, à l'est des îles Salomon, comme ailleurs, les sculptures sur bois prennent leur sens selon le contexte dans lequel elles interviennent. Mais ce sens n'est pas attribué de manière définitive; au contraire, il fluctue au gré des catégories que traversent ces objets, passant du profane au sacré et, du même coup, de la sphère de l'aliénabilité à celle de l'inaliénabilité. Cette mobilité conceptuelle fut à l'origine de changements dans les regards successivement portés par les Owa sur les «bols des hommes» qui, d'abord créés à l'intention exclusive des Occidentaux dès le XIX^e siècle, devinrent ensuite des objets rituels *apuna*, réservés aux initiés dans leurs relations avec les ancêtres des défunts assassinés.

In Aorigi, to the east of the Solomon Islands, as elsewhere, wooden sculptures take their meaning according to the context in which they interfere. But this meaning is not definite; on the contrary, it fluctuates with the categories attached to these objects, passing from profane to sacred and, at the same time, from the sphere of the alienability to that of the inalienability. This conceptual mobility has been the cause of the changes in the ways the Owa successively looked at the "bowls of men" which, primarily created to the exclusive attention of the Occidentals of the 19th century, became afterwards *apuna* ritual objects, reserved to the initiated in their relationships with the ancestors of the assassinated defuncts.

INDEX

Mots-clés : curios, objets sacrés, (in)aliénabilité, changing art

Keywords : curios, sacred objects, (in)alienability, changing art

AUTEUR

SANDRA REVOLON

Université de Provence, Centre de recherche et de documentation sur l'Océanie,
sandrarev@club-internet.fr